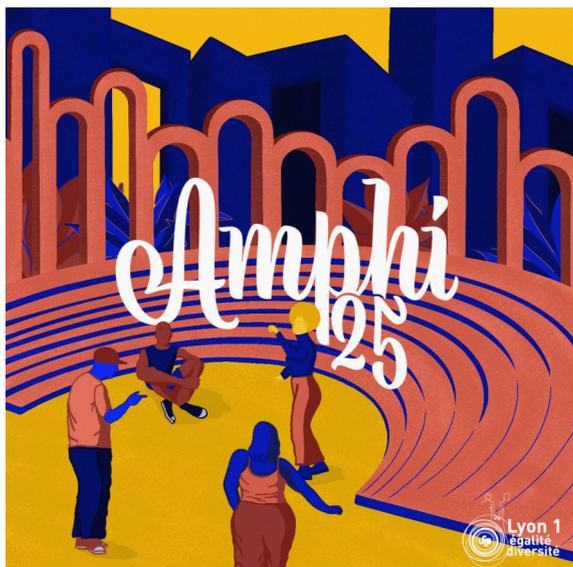


Amphi 25 : parlons discriminations



Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence...

Retrouvez ce podcast sur Ausha

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse **à tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !

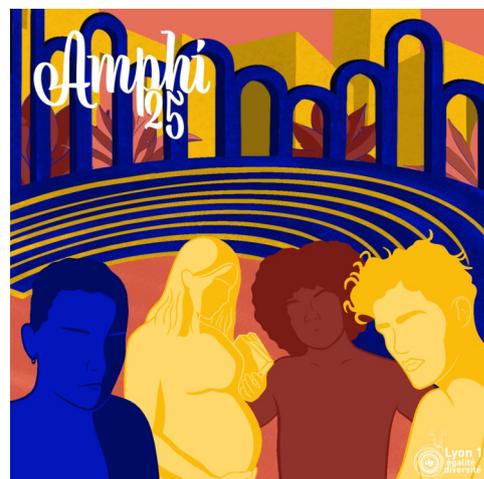
Episode #2 : Devenir parent pendant les études : quand les origines étrangères compliquent tout

En France, 4,5% des étudiantes et des étudiants ont au moins un enfant (cf [enquête de l'OVE en 2016](#)). Comment vit-on la grossesse et la parentalité à l'université ? Qui concerne-t-elle et pourquoi suscite-t-elle tant de préjugés et de honte ? Qu'arrive-t-il quand la question des origines s'ajoute à l'arrivée d'un enfant ?

Dans cet épisode, Larissa, doctorante à l'Université Lyon 1, témoigne de son expérience en tant qu'étudiante étrangère d'origine russe et maman d'un enfant (01:35).

On échange ensuite avec Aden Gaide, docteur en sociologie à Sciences Po Paris, pour faire la lumière sur la situation des étudiants parents en France (16:50).

Puis, on rencontre Laure Sizaïre, doctorante au CNRS et au Centre Max Weber, pour comprendre d'où viennent les stéréotypes sur la grossesse et le mariage des personnes de nationalité étrangère, en particulier originaires des pays post-soviétiques (28:33).



Transcription de l'épisode #2 :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Raconter son histoire, parler de soi, c'est pas toujours facile.

Voilà pourquoi on a imaginé l'Amphi 25 comme un espace d'échange et d'écoute bienveillant, libre de tout jugement, où chacun et chacune pour parler de ses différences.

Floriane : Et pourquoi c'est 25 dans "Amphi 25"?

Justine : Il y a 25 critères de discrimination selon la loi en France.

Dans cet épisode, nous nous intéressons à la grossesse et à la parentalité étudiante, c'est-à-dire au fait de devenir parent pendant ses études.

En général, c'est pas vu d'un très bon œil parce qu'on serait trop jeunes, parce que c'est pas le moment, parce que dans ce cas il faut arrêter ses études...

Floriane : Bah pas forcément. Moi j'ai rencontré Larissa qui est actuellement étudiante en thèse et qui est maman d'un enfant.

Larissa, elle a vécu la grossesse à l'université. En plus de ça, elle est étudiante étrangère. Elle est d'origine russe. Elle s'est mariée à un Français.

En fait, elle a commencé ses études en Russie et ensuite, elle a décidé de venir les poursuivre en France. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu. Juste avant de partir étudier en France, elle a appris qu'elle était enceinte.

Justine : L'Amphi 25, il change d'apparence pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. C'est un endroit où on se sent bien.

Floriane : Et donc pour Larissa, l'Amphi 25 idéal, il prendrait plutôt la forme d'une salle de lecture dans une bibliothèque. Elle nous explique tout de suite pourquoi. On l'écoute.



Témoignage de Larissa

Larissa : Parce que j'aime bien lire, c'est mon loisir préféré et c'est pour ça que j'ai fait ce choix.

J'avais quelqu'un en France. Et puis il y avait des formations qui m'intéressaient beaucoup en France.

Donc la formation que j'ai choisie ici à Lyon 1. C'était les facteurs principaux en fait. En plus, ma 2e année j'ai pu la faire en alternance, donc c'est une forme d'éducation qui n'existe pas en Russie et qui pour moi était une superbe découverte.

Tout s'est bien passé et j'ai trouvé cette forme d'éducation vraiment super. Bah en fait je faisais les allers-retours souvent pour venir voir mon chéri à l'époque.

Et donc je suis tombée enceinte, entre-temps, voilà, pendant les vacances, avant que je rentre en Russie pour finir toutes les formalités pour entamer mes études en France.

Floriane : Est-ce que tu peux me raconter un peu ton expérience de la grossesse ici ? Et ce que tu as vécu en fait personnellement ?

Larissa : Quand je suis arrivée en France, j'étais très très perturbée par le fait que j'étais enceinte. C'était, pour moi, les premiers mois...

En fait, je savais que j'étais enceinte, mais au début, je réalisais même pas. Donc c'était vraiment... non, mais c'est pas possible. Même si je faisais des échographies, des examens. Et je faisais pas de déni, mais dans ma tête c'était pas à sa place.

Donc, au début, je me cachais plutôt, je cachais ma grossesse et heureusement que tout s'est bien passé au niveau des rendez-vous médicaux, donc j'avais très rarement des interférences avec les cours.

Je m'arrangeais avec la clinique, de sorte que j'avais rendez-vous dans les heures où j'avais pas de cours. Mais au bout d'un moment, on peut plus cacher sa grossesse parce qu'il y a le ventre qui se voit. Donc pour moi. C'était vers 5 mois et demi. Jusqu'à 5 mois et demi, personne ne se doutait de rien.

Euh, et après, voilà, ça se voyait. Les gens, des fois, il y avait des... des phrases très bizarres que j'entendais quand on voyait ma grossesse. Oui, là c'est... J'ai vécu, euh, un peu moins bien que le début.

Floriane : Et comment ils ont réagi en fait, quand ils ont vu que tu étais visiblement enceinte ?

Larissa : Euh, ben, en fait, c'était des toutes petites phrases. C'était juste pour souligner que j'étais enceinte. Quand c'était les groupes de travail : "Ah, ouais, c'est un groupe de travail avec une fille enceinte."

Donc en fait je comprenais pas à quoi ça sert de le souligner ? Qu'est-ce que... ça me rend handicapée ? Ça me rend... ça me rend pas comme les autres ? Ou je sais pas. En fait, ça je comprenais pas.

C'est pour ça que je le prenais mal en fait. Même si c'était des petites blagues. C'était pas forcément méchant.

Mais, euh, ce fait qu'on souligne cette différence entre moi et les autres, et déjà que j'avais une différence que j'étais étrangère. Ça, ça me... Ça me faisait mal au cœur.

Et puis plus tard aussi, il y avait des questions, quand il fallait rédiger des comptes rendus après les travaux pratiques. Des fois les gens soulignaient aussi que j'étais enceinte. Ils disaient que... Ils disaient pas directement que je travaillais moins, mais ils disaient de sorte : "Oui, on a fait un TP, on a fait un compte rendu, mais bon, elle, elle était enceinte."

Donc c'était pas forcément directement dit, ouais, que je me suis pas investie comme tout le monde mais c'était quand même dit.

Floriane : Ils le disaient un peu comme une excuse ou comme une accusation ? Comment tu l'as pris ?

Larissa : Je sais pas comment c'était dit, comme une excuse ou comme une accusation, mais c'était dit. Et surtout que dans ce cas-là, euh, je sentais une injustice énorme parce que, jusqu'à mes 8 mois de grossesse, j'étais tout le temps en cours, j'étais tout le temps présente. Je m'investissais dans les cours autant que tous les autres.

Et donc quand on disait ça, euh, ça m'énervait. Et aussi parce que je me sentais pas non plus moins capable de faire quoi que ce soit, parce que j'étais enceinte.

Floriane : Est-ce que tu faisais plus attention ? Est-ce que tu t'es dit je vais travailler plus, pour montrer qu'en fait ta grossesse n'avait aucun impact sur tes études ?

Larissa : Euh, moi j'avais pas forcément le but de montrer quoi que ce soit à qui que ce soit. Donc moi j'étais comme d'habitude, comme moi j'étais avant la grossesse, donc je travaillais surtout pour obtenir mon diplôme parce que pour moi les études c'était très, très important.

Et donc euh, la grossesse ça n'a pas non plus changé ma vision d'implication dans les études et d'implication de travail de groupe, en fait. Donc, pour moi, tout était comme d'habitude. Mais c'est juste, voilà, je crois que, du fait que j'étais enceinte et que ça se voyait, les gens, ils se faisaient aussi des idées je crois.

Floriane : Et, tu me parlais un petit peu du fait que voilà, tu es déjà étrangère, tu venais d'arriver en France, comment tu as vécu le fait d'être à la fois étrangère et enceinte ? Est-ce que... est-ce que ça t'as posé plus de difficultés ?

Larissa : Ça m'a posé des difficultés plutôt psychologiques, je dirais, parce que en fait j'avais très très honte.

Dans mon image, surtout que voilà, dans mon image venant de Russie, ça me semblait toujours que les femmes elles tombent enceintes et elles arrivent dans l'autre pays pour accoucher, pour rester.

Pourtant, pour moi, dès le début c'était pas le cas, parce que moi je voulais faire mes études. Je voulais aussi rejoindre mon chéri, mais ce n'était pas par le moyen d'avoir un enfant en France que je voulais rester.

Et du coup, en fait, moi j'avais honte de ma grossesse, euh, dès le début jusqu'à la fin et j'avais peur que quelqu'un pourrait dire que moi j'ai fait exprès pour tomber enceinte et pour rester ici.

En fait, en Russie, on a un peu une mentalité différente de la France, déjà en termes de l'âge quand on devient mère, d'habitude l'âge c'est quand même plus jeune, donc ce n'est pas vers 30 ans, mais c'est vraiment vers la fin de la fac vers 24-25 ans.

Donc, c'est la première chose. La deuxième chose, c'est que en Russie il y a beaucoup de lois qui sont faites pour protéger les femmes enceintes et les jeunes mères. Je dis pas au niveau financier, mais plutôt au niveau juridique. Et donc en Russie, il y a un congé maternité pour les filles qui sont à l'université, ça peut...

Donc la fille peut partir en congé maternité dès qu'elle en a besoin pendant sa grossesse et c'est jusqu'à 6 ans de son enfant. Donc elle perçoit quelques aides, mais c'est pas suffisant pour bien sûr nourrir son enfant et, euh, l'éduquer, mais c'est quand même une chose, je trouve, de bien, qu'il y a un aménagement, qu'on peut être tranquille, euh, ce qui n'est pas le cas en France.

Parce que voilà en France, je crois que une fille enceinte, elle part pas en congé maternité, elle part. Elle fait une pause dans ses études et après elle reprend quand elle veut. Et puis comme j'ai dit, comme la mentalité est un peu différente, je sais pas, peut-être ce n'est pas vrai, mais je dirais qu'il y a quand même moins de jugement quand on voit une fille enceinte à la fac en Russie que en France.

Floriane : Toi qui as vécu ta grossesse et ta parentalité en France, est-ce que à un moment donné tu t'es dit, tu as envisagé toi, par exemple, d'arrêter tes études pour ça ?

Larissa : En fait, à un moment donné, c'était surtout quand mon enfant, elle était petite, elle avait un mois et demi et là il fallait que je reprenne les études parce que j'avais les cours, tout ça.

Et à ce moment-là, j'avais pas envie de la laisser en fait. C'est vraiment, peut-être c'était l'instinct maternel, je sais pas, je veux pas le dire, mais c'était vraiment, euh, je m'opposais à cette idée de retourner en cours.

En fait, c'est mon époux qui m'a poussé. Il m'a dit, ouais je sais que les études c'est très important pour toi, donc vas-y fonce, voilà je vais la garder, je vais m'occuper d'elle. Voilà il faut que tu le fasses, c'est pour toi.

Et je suis très reconnaissante parce que grâce à cette conversation qu'on a eue, quand je disais non, mais chéri, tu sais, mais c'est trop compliqué, j'allait, je veux rester avec vous. Il m'a dit, non, mais il faut que tu le fasses parce que après tu vas le regretter.

Floriane : Et là maintenant que tu es maman d'une petite fille, comment tu arrives à jongler entre ta poursuite d'un doctorat et, euh, s'occuper d'un enfant en bas-âge ?

Larissa : La première chose que je veux souligner, c'est que j'ai eu quand même une crèche municipale, donc ça, c'est une chose importante. Et puis, en fait, c'est mon époux qui s'investit encore beaucoup et c'est lui qui l'amène le matin. Après le soir, j'essaye de jongler, de raccourcir ma journée pour venir la chercher le soir après la crèche.

Mais c'est... il y a beaucoup de temps qu'il passe avec elle et je crois que, même beaucoup plus de temps que moi, sauf le week-end, bien sûr.

Ça dépend des personnes, mais en général, les personnes qui m'entourent, ils sont compréhensifs. Et même des fois sans que je le demande, ils essayent de m'aider. Ils essayent de me libérer le plus tôt possible, de ne pas me mettre des rendez-vous, des réunions à 6h du soir.

Ce sont des personnes qui sont, qui ne sont pas dans le but de rendre ma vie plus difficile, au contraire, ils veulent faciliter ma vie, que je puisse passer plus de temps avec ma famille quand même.

Floriane : Pourquoi tu as accepté de témoigner aujourd'hui?

Larissa : Je voulais bien témoigner parce que la grossesse à l'université, et la parentalité à l'université, c'est vraiment quelque chose qui est dans l'ombre. On en parle pas trop. Et quand on se retrouve enceinte à l'université, on se sent perdue, on se sent complètement isolée, pour moi c'était mon cas.

Euh, c'était très rare que quelqu'un me disait des choses genre, ouais, je connais aussi d'autres personnes qui étaient enceintes, c'était très très rare. C'est pour ça que je voulais témoigner pour... Pour rendre un peu visible que ça existe et que ce n'est pas non plus une chose taboue, que c'est possible et surtout que c'est possible de faire des études, de continuer les études après la grossesse, avant et après la grossesse.

C'est juste... Il faut de la volonté. C'est la première chose. Et il faut quand même un bon entourage pour avoir du soutien, parce que c'est sûr que quand on se retrouve toute seule avec un enfant, je crois que c'est quand même assez complexe.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimerais dire à d'autres jeunes femmes, qu'elles soient russes ou qu'elles soient françaises, d'autres jeunes femmes étudiantes, qui, comme toi, tomberaient enceintes pendant leurs études à l'université et qui ressentiraient la honte que tu as pu ressentir par exemple ?

Larissa : Je dirais qu'il faut pas avoir honte. Euh, et que si on a vraiment envie d'avoir un enfant, il y a pas d'âge, forcément, pour le faire. Dès que la nature nous le permet, et dès que qu'on a envie, on peut le faire.

Et il faut pas non plus se faire des idées dans la tête comme moi, qu'on doit avoir honte, qu'on doit se cacher. Non. Je trouve que c'est juste une chose qui gâche la grossesse, c'est juste une chose qui la rend plus stressante.

Et en fait, il faut pas avoir peur du regard des autres. Il faut pas avoir peur des remarques. Même s'ils sont désagréables, il faut les laisser passer et c'est tout. Un monde donné, c'est notre choix et ce n'est pas aux autres de juger, euh, notre choix.

Floriane : Du coup, euh, d'après ce que tu me dis, et d'après ce que tu m'as raconté, tu t'es sentie un peu discriminée pendant tes études, du fait de ta grossesse ?

Larissa : Oui et non. Je crois que j'ai... à l'époque, je réfléchissais pas trop à ça, mais maintenant je me dis que oui, des fois peut-être, je pourrais dire que j'étais discriminée au moins du point de vue des remarques.

En plus ce qui me... qui me rendait aussi un peu énervée, c'était toujours les remarques des étudiants comme moi en fait.

C'était jamais, ça provenait jamais de l'équipe pédagogique qui était à la hauteur, ils me posaient jamais de questions. Ils étaient tous quand même très à l'écoute et très compréhensifs. Euh, ce qui me rendait énervée, c'est que les gens comme moi, ils osent me dire que j'étais enceinte ou quoi que ce soit.

Floriane : Est-ce que tu leur as dit quelque chose quand ils te disaient ça ?

Larissa : Non pas du tout. En fait, je suis complètement timide et du coup je préférais ne rien dire. Je préférais avaler ça et après je réfléchissais à ça à la maison.



Transition

Justine : Bon, vas-y, raconte-moi c'était comment?

Floriane : Larissa, elle m'a dit avoir ressenti beaucoup de honte parce qu'elle est venue en France pour étudier, mais elle avait peur que les gens disent qu'elle était tombée enceinte exprès pour pouvoir rester en France. Et au final, personne ne lui a dit ça en face. Mais elle avait quand même cette peur.

Et voilà cette peur, elle ne vient pas de nulle part, c'est un préjugé qui existe de dire que les personnes étrangères, elles viennent accoucher dans un autre pays pour pouvoir y rester.

Larissa, elle m'a dit d'ailleurs que c'est un préjugé qui existait aussi en Russie. Par contre, le fait de devenir parents pendant ses études, là, c'est moins rare et moins bizarre en Russie.

Et Larissa, elle connaît même plusieurs étudiantes qui sont devenues mères sans que ça les empêche de poursuivre leurs études. Mais en France, elle s'est sentie très isolée et très seule dans cette situation.

Justine : Justement, pour en savoir plus sur la situation des étudiantes et étudiants parents en France, on a rencontré Aden Gaide.

Aden Gaide est docteur en sociologie, affilié à l'Observatoire sociologique du changement à Sciences-Po Paris. Il travaille sur la parentalité étudiante.

Il est notamment l'auteur d'une thèse intitulée « [Être parent pendant ses études : étude du rapport à la parentalité dans l'enseignement supérieur](#). » Avec lui, on va essayer de comprendre pourquoi c'est un sujet rarement abordé dans notre société.

Echange avec Aden Gaide

Aden Gaide : Alors c'est vrai que les étudiants parents sont assez absents des productions médiatiques, scientifiques, littéraires, etc. Et je pense qu'il y a plusieurs façons de l'expliquer.

Moi, je pense qu'il y a eu une forme d'invisibilisation en fait de cette population. Elle concerne que environ 4,4% des étudiants en France. Contrairement à d'autres pays où elle peut aller jusqu'à 33% par exemple ou 15%, voilà, tous les pays du Nord de l'Europe, on a des taux beaucoup plus élevés ou des pays comme l'Angleterre où les étudiants parents sont un peu plus présents dans le débat public à partir du moment où il y a une politique de réinsertion de personnes dans le marché du travail via la reprise des études supérieures qui a fait que beaucoup de mères sont arrivées en fait dans les études supérieures, ça a provoqué pas mal de productions.

En France, on reste sur une trajectoire dans les études supérieures qui est très linéaire après le bac. Euh, ce qui veut dire qu'en fait si on fait des études supérieures normalement on les entame juste après son bac, donc pas une seule année de césure entre le bac et le début des études. Et puis après on les fait d'un coup, on fait les 5 ans jusqu'au master et puis on s'arrête.

Et on ne les reprend pas. Et si on reprend une formation, en fait, on va la reprendre plutôt dans des formations à destination exclusivement de personnes en formation professionnelle qui sont plus courtes et qui sont extérieures à l'enseignement supérieur.

J'ai étudié les politiques publiques qui s'adressaient aux étudiants parents depuis les années 50. J'en ai repéré plusieurs. Et il y a eu des choses ambitieuses dans les années 50, il y a eu la construction d'une résidence étudiante à Antony, en région parisienne, qui a comporté plusieurs centaines de logements pour les étudiants parents. Donc c'était une immense résidence c'était pas beaucoup sur la résidence, mais du coup ça a entraîné la création de trois crèches, d'une école maternelle.

Enfin c'était quand même très conséquent, ça s'est pas maintenu du tout. Et en fait à chaque fois qu'il y a eu des initiatives pour prendre en compte les besoins des étudiants parents, qui étaient en fait possibles parce qu'il y avait des personnes militant à la base, au contact avec ces personnes qui avaient des enfants et qui faisaient des études, qui faisaient remonter des besoins, à chaque fois que ça a eu lieu, ça n'a pas duré très longtemps.

Il y a très peu de traces, donc voilà, moi je pense qu'il y a une forme d'invisibilisation de cette population.

Justine : Et ça concerne qui et dans quelle proportion ?

Aden Gaide : Si on regarde la proportion d'étudiants parents selon les filières ou les établissements, en fait, les étudiants parents, ils sont surtout représentés à l'université en lettres et sciences humaines et sociales et également dans les études de santé.

Sûrement pour des raisons un peu différentes, c'est-à-dire que, en études de santé, il va y avoir la médecine. Ce sont des études très longues, il y a beaucoup de personnes qui ont des enfants en internat, c'est un moment des études où on est quand même rémunéré.

Ensuite là où les personnes sont très peu représentées, ça va être plutôt les cursus cours type BTS CPGE, classes préparatoires aux grandes écoles, où là on a moins de 1% d'étudiants parents.

Donc en fait c'est des personnes qui sont très situées dans certains cursus et pas nombreuses. Si on regarde plus précisément les étudiants parents qui sont inscrits en formation initiale ou en alternance, qui vont avoir tendance à être plus jeunes, en fait, 1/3 ont une nationalité étrangère contre 12% des étudiants sans enfants.

Ça c'est des statistiques que je tire d'un article de [Arnaud Régnier-Loilier](#) qui est une personne qui travaille sur ce sujet à partir des bases de l'enquête Conditions de vie étudiante. Et donc en fait c'est des personnes qui sont aussi... qui viennent aussi plus de classes populaires.

Floriane : Est-ce que ça concerne en majorité des jeunes femmes ?

Aden Gaide : Ça concerne en tout cas en majorité des femmes, puisqu'environ 2/3 des étudiants parents sont des femmes. Jeunes, je ne saurais pas dire. C'est-à-dire que, bon, ça dépend de si on parle des étudiants qui ont des enfants jeunes ou pas.

Justine : Et comment les autres étudiants et étudiantes, le personnel administratif et enseignant, la famille, la société en général, perçoivent et réagissent à la grossesse et à la parentalité étudiante ?

Aden Gaide : Donc il faut garder en tête que les étudiants parents sont une population très hétérogène en termes de parcours et d'âge.

Et donc on va avoir des personnes qui vont reprendre leurs études alors qu'ils ont des enfants, ce qui n'est pas du tout la même démarche que d'avoir un enfant pendant des études qu'on fait juste après le bac.

Donc, pour les personnes qui ont des enfants plus tôt, que l'enfant soit prévu ou non, en général, les parents ont tendance à réagir plutôt mal.

Ils anticipent plutôt des choses négatives, c'est-à-dire notamment le fait que les études ne sont plus possibles, qu'il faut chercher un emploi, etc.

Il faut aussi voir que le fait d'avoir un enfant pour la personne concernée peut être vécu très différemment en fonction de si la grossesse est prévue ou non.

Et il y a un profil particulier, justement, de jeunes étudiantes, jeunes en termes à la fois d'âge, c'est-à-dire que c'est des personnes qui ont moins de 22 ans, et en termes d'étape de passage à l'âge adulte, c'est-à-dire que c'est aussi des personnes qui souvent n'ont pas encore décohabité de chez leurs parents, ou depuis très peu de temps, qui sont en début d'études, qui ne sont pas autonomes, enfin, indépendantes financièrement etc.

Et là, le fait de tomber enceinte peut être vécu de manière assez traumatique. Et donc, elles ont un enfant, elles aiment cet enfant, c'est pas la question, mais par contre elles ont vécu très très mal le passage totalement imprévu à un statut de mère, c'est-à-dire de personne responsable d'un autre être vivant alors qu'elles-mêmes se sentaient très jeunes et avaient envie d'avoir des expériences sans responsabilités importantes.

Justine : Et justement, vous parliez de grossesses imprévues. Est-ce que ça, ça ne favoriserait pas la stigmatisation des étudiantes et étudiants parents ?

Aden Gaide : En tout cas, moi ce que j'ai constaté, c'est que c'était dans les récits des femmes qui avaient eu des enfants sans l'avoir prévu que je rencontrais le plus de questions de stigmatisations. Elles soulignaient le plus avoir été stigmatisées.

Alors ça peut s'incarner de différentes façons. Euh, d'une part les grossesses précoces en termes d'âge, ce sont des grossesses qui sont des fois surveillées.

Donc par exemple, j'ai des étudiantes qui ont été convoquées par leur mairie parce qu'elles étaient enceintes, qu'elles avaient accouché d'un enfant et qu'elles avaient moins de 25 ans.

C'est aussi des personnes qui vont avoir des ruptures importantes avec leurs ami-es et qui vont souvent devoir changer totalement de groupe d'ami-es parce que c'était impossible d'adapter leur vie.

Donc, ça aussi, ça fait partie d'une forme de stigmatisation parce que c'est une forme de mise à l'écart. Et par ailleurs, effectivement, le fait d'être jeune peut entraîner... en tout cas d'être perçu-e comme jeune, ça peut entraîner de la part notamment des enseignant-es, des responsables administratifs, l'idée que la personne qui a un enfant est en train de condamner ses études, encore une fois que l'enfant soit prévu ou non.

Et en fait, quand on est jeune et qu'on a un enfant, on a tendance à être plus vu comme quelqu'un d'irresponsable, qui ne calcule pas les risques. Et je tiens à préciser du coup ici, que moi j'ai rencontré beaucoup, beaucoup d'étudiantes et notamment des étudiantes jeunes qui ont eu un ou des enfants pendant leurs études et qui ont réussi leurs études.

Floriane : J'ai rencontré une doctorante d'origine russe qui a eu un enfant pendant ses études en France et elle m'a dit avoir ressenti de la honte tout au long de sa grossesse à l'université. Est-ce que ce sentiment de honte, c'est quelque chose qui est souvent ressenti par les étudiantes et les étudiants parents ?

Aden Gaide : Je pourrais pas, euh, beaucoup en parler, parce qu'en fait, moi, j'ai... Je pense que j'ai un biais dans le recrutement des personnes qui m'ont parlées.

C'est-à-dire qu'effectivement j'ai des personnes qui ont eu des enfants, qui me parlent de leur propre honte, mais pour des grossesses qui sont pas prévues. Honte par exemple de ne pas avoir su contrôler sa fertilité. Mais j'en ai pas beaucoup. Et j'ai beaucoup de récits de personnes qui me soutiennent au contraire qu'il n'y a aucune honte à avoir.

Mais je pense que c'est... On peut l'interpréter comme une façon de répondre, en fait, à une forme de stigmatisation, une réponse un peu plus active, un peu plus défensive, c'est-à-dire que certaines personnes que j'ai rencontrées, quand je leur ai demandé si on leur avait reproché, si on les avait discriminées parce qu'elles avaient un enfant, qu'on leur aurait fait juste des remarques, elles m'ont dit non, personne n'a fait de remarques et personne n'a à m'en faire et ça, ça n'arrivera pas. Donc je pense que, effectivement, ça doit être assez fréquent.

Floriane : Et vous parliez du fait que souvent, on pense que les étudiantes et les étudiants parents ou qui attendent un enfant, ça signifie qu'ils doivent arrêter leurs études. Et concrètement, en fait, quel impact a l'arrivée d'un enfant sur les études ?

Aden Gaide : Euh, ici vous pointez du doigt, vraiment quelque chose qui fait partie de ce qui est encore inconnu. C'est inconnu parce que ça n'est pas... statistiquement, on n'a pas les outils pour le faire.

Pour pouvoir voir l'impact de l'arrivée d'un enfant, il faudrait interroger les personnes avant l'arrivée, pendant qu'elles sont étudiantes, puis quelques mois après, 6 mois ou un an après.

Et ça, bon, on n'a pas des enquêtes qui sont faites comme ça. Par contre, ce que j'ai constaté c'est que les étudiants parents et surtout, surtout les mères avaient tendance, quand il y a des enfants qui arrivent pendant les études à plus souvent faire des interruptions pour les reprendre ensuite. Donc c'est pas forcément des... c'est pas du tout des interruptions qui sont négatives sur leur trajectoire, c'est juste que ça leur permet par exemple d'aménager un congé maternité là où il n'existait pas.

Floriane : Et vous parliez aussi du fait que les étudiantes et étudiants étrangers sont quand même plus souvent concernés par les grossesses pendant les études. Comment vous expliquez ça ? D'un point de vue culturel ou... ?

Aden Gaide : Alors ça, c'est quelque chose sur lequel j'aimerais fouiller un peu plus maintenant. En gros, moi je vois plusieurs pistes d'explications.

Une première qui m'a été indiquée par plusieurs personnes que j'ai rencontrées, qui sont de nationalité étrangère, qui sont venues en France pour faire des études supérieures, c'est que, en fait, l'âge au premier enfant dans leur pays est très inférieur à celui de notre pays, sachant qu'en France donc 50% des premières naissances ont lieu entre 25 et 35 ans.

C'était des femmes qui m'expliquaient qu'en fait, pour elles il était normal notamment d'avoir un enfant au lycée ou en tout cas d'être mariée au lycée, d'avoir un enfant pas longtemps après.

Et donc elles ne voyaient pas le problème avec le fait de réaliser cette trajectoire de vie ailleurs que dans leur pays d'origine et elles se sont confrontées ensuite au fait que, effectivement, c'était visiblement assez rare en France.

Transition

Floriane : Donc si on a posé cette question sur la situation des parents étudiants étrangers à Aden Gaide, c'est parce que pour Larissa, c'était surtout le cumul entre sa grossesse et ses origines russes qui avait été très dur à vivre psychologiquement, à cause des préjugés.

Justine : Mais d'où viennent ces préjugés ? Pour essayer de le comprendre. On a rencontré Laure Sizaire.

Elle est doctorante au CNRS. Elle travaille au sein de l'équipe dynamique sociale et politique de la vie privée du Centre Max Weber. Ses recherches portent sur la globalisation du marché matrimonial, à partir des mariages post-soviétiques. Pour commencer, ça veut dire quoi post-soviétique ?

Echange avec Laure Sizaire

Laure Sizaire : Je n'utilise plus le terme « mixité » ni le terme « franco-russophone », mais je privilégie du coup les mariages franco-post-soviétiques pour mettre l'accent moins sur la langue utilisée que sur un espace sur lequel sont nées les femmes que j'ai rencontrées, c'est-à-dire l'espace post-soviétique qui inclut donc la Russie, mais aussi les anciennes républiques socialistes soviétiques.

Justine : Qui concerne-t-elle et quelle est l'ampleur de ce phénomène ?

Laure Sizaire : Je vais pouvoir seulement répondre par rapport aux mariages franco-russes parce que c'est les seules statistiques dont on dispose au niveau de l'Insee.

Concernant le mariage franco-russe, ce que je peux vous dire, c'est que, au niveau des migrations russes en France, on peut observer qu'elles sont pas forcément extrêmement nombreuses, mais au niveau des mariages, ils sont effectivement nombreux depuis 2005 où on peut voir en effet que ces mariages sont réguliers, sont réguliers et nombreux, et impliquent essentiellement des hommes français et des femmes russes.

Et à l'échelle du recensement, si on regarde les personnes russes qui vivent en France, déjà il y a une proportion de femmes qui est beaucoup plus importante, et parmi cette proportion de femmes, une sur deux, sur les femmes adultes, nées russes vivant en France, une sur deux sont en couple avec un homme français.

Floriane : Et donc, comment vous expliquez ces particularités et pourquoi c'est intéressant de les étudier ?

Laure Sizaire : Alors moi je pense que c'est intéressant d'étudier ces mariages parce qu'ils témoignent d'une transformation des mariages binationaux, puisqu'en fait, à partir des années 1990 en Europe, on observe le développement, l'augmentation des mariages binationaux, mais en particulier une diversité, en fait, dans les nationalités qui sont représentées.

Et par exemple en France, si on regarde les mariages binationaux entre un homme français, une femme française, les dix plus nombreux, premiers plus nombreux au niveau statistique, on observe vraiment des différences, en fait, entre les femmes françaises, qui ne se marient pas avec les mêmes personnes de nationalité étrangère que les hommes français.

Donc en cela, ils sont intéressants à étudier pour regarder comment à l'échelle internationale, on peut observer des dynamiques de genre, notamment dans la rencontre du conjoint.

Justine : Est-ce qu'il y a des préjugés ou des stéréotypes qui entourent ces relations ?

Laure Sizaire : Pour cette question, euh, je pense que je vais devoir revenir un petit peu sur l'enquête que j'ai menée dans ma recherche doctorale, et en particulier sur les débuts de ma recherche où j'ai d'abord travaillé sur les agences matrimoniales internationales.

Je suis allée enquêter donc sur ce phénomène, en Sibérie, en Ukraine, au Bélarus. Et effectivement, ce que j'appelle aujourd'hui en fait... ce phénomène, je l'appelle aujourd'hui l'entremise matrimoniale globalisée.

Et donc ça inclut les agences matrimoniales, les sites de rencontres internationaux et donc les individus qui ont recours à ces structures. En l'occurrence les hommes français, européens ou d'Amérique du Nord. Enfin, généralement dits Occidentaux, et des femmes notamment post-soviétiques ou originaires de pays non occidentaux.

On peut observer l'existence d'agences matrimoniales dans d'autres endroits du monde, comme en Amérique du Sud ou dans certains pays d'Afrique et certains pays d'Asie. Et donc j'ai d'abord commencé à étudier ce phénomène qui effectivement fait l'objet d'un certain nombre de stéréotypes et de stigmatisations que peuvent subir ensuite les personnes qui sont en couple franco-post-soviétique.

On peut faire référence à certains films, certains documentaires qui ont participé à ces représentations, comme le film *Je vous trouve très beau* ou un épisode de *Strip-Tease* qui s'intitule « Berger cherche bergère désespérément », par exemple.

On peut voir dans ces représentations des femmes originaires de pays post-soviétiques, en l'occurrence la Roumanie. Et les femmes qui sont montrées sont des femmes qui seraient... Elles sont montrées comme démunies, en détresse et qui donc chercheraient à se marier pour sortir d'une situation difficile.

Or, ce qu'on observe à nouveau au niveau des statistiques, c'est que les femmes russes ou post-soviétiques qui se marient avec un homme français, sont généralement extrêmement diplômées et donc absolument pas dans ce type de configuration, y compris quand elles ont recours à l'entreprise matrimoniale globalisée.

Floriane : Est-ce que le fait que ça concerne essentiellement des femmes d'origine russe ou post-soviétique et des hommes français, est-ce que ça ne renforcerait pas les stigmatisations dont pourraient faire l'objet ces femmes d'origine russe ?

Laure Sizaire : Oui, alors du coup, sur cette stigmatisation spécifique, j'ai jamais eu d'écho dans mon enquête puisque du coup, moi j'ai plutôt eu des retours des couples sur la stigmatisation dont ils pouvaient faire l'objet, parce qu'on attachait forcément leur rencontre à l'entreprise matrimoniale globale.

Et donc nécessairement à cela, on attachait l'idée que ce serait un mariage intéressé dans les deux cas et qui serait caractérisée par une inégalité profonde.

Donc les couples pouvaient subir ce type de stigmatisation qui se manifeste par des remarques par exemple de l'entourage, des proches ou de personnes absolument inconnues qui vont leur demander : Alors, comment vous êtes-vous rencontrés ? Ce genre de choses qui va pas se produire avec des couples qui ne réuniraient pas un conjoint étranger.

Ensuite, concernant le fait que cela touche, que cette stigmatisation touche les femmes parce que elles sont peut-être, elles sont plus nombreuses à migrer en France, je pense qu'on peut se référer aux [travaux de Dominique Giabiconi](#), qui a écrit un article très intéressant en 2005, donc ça remonte un petit peu, dans lequel il analyse les articles de presse qui ont été publiés dans *Le Monde* entre 1991 et 2002 et il s'appuie aussi sur l'analyse des sites de rencontres internationaux et des agences matrimoniales internationales pour montrer comment on a produit, en particulier dans la presse, une catégorie qui est celle des « filles de l'est » et qui émerge au tournant des années 1990 et qui est souvent rattachée à la prostitution.

Et donc Dominique Giabiconi parle d'une catégorie d'une féminité racisée, donc qui touche essentiellement, qui va toucher essentiellement les femmes qui seraient originaires d'un pays post-soviétiques et qui vont réduire des personnes en fait à un groupe et leur faire perdre leur individualité propre.

Ce qui peut se produire donc avec cette catégorie de « filles de l'est » qui doit certainement toucher les femmes qui migrent en France, qui sont originaires d'un pays post-soviétique.

Floriane : Dans le cas de la doctorante que j'ai interviewée, qui a partagé son témoignage, elle m'a dit qu'elle est venue en France pour poursuivre ses études.

Voilà, est-ce que de manière générale, vous pouvez nous dire pourquoi les personnes d'origine russe ou post-soviétique font le choix de venir en France ? Quels projets migratoires elles poursuivent ?

Laure Sizaire : Là, c'est difficile à dire pour moi parce que j'ai évidemment pas interrogé toutes les personnes qui ont migré et toutes les femmes qui ont migré en France depuis la Russie ou des pays post-soviétiques.

Mais ce qu'on observe déjà, comme je vous l'ai dit au niveau statistique, c'est que une femme sur deux est en couple avec un homme français. Mais ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elles sont venues par le mariage, mais ça peut se produire.

Après moi sur les enquêtes, une enquête que j'ai menée au consulat de Saint-Petersbourg ou j'ai pu accéder à des dossiers de mariage qui indiquent comment les personnes se sont rencontrées, on peut voir que les rencontres se produisent par l'entremise matrimoniale globalisée, mais plus souvent lors d'une mobilité étudiante, professionnelle où touristique.

Donc, si vous voulez, on peut voir que souvent s'entremêlent un projet, le projet matrimonial, le projet migratoire et d'autres projets pour ces femmes.

Floriane : Comment ces unions binationales franco-russes sont-elles perçues dans les pays post-soviétiques dont elles sont originaires?

Laure Sizaire : Les retours que j'ai pu avoir des femmes qui sont mariées avec un Français généralement, c'était plutôt des représentations positives dans les pays d'origine.

Des représentations positives parce qu'il y a ce qu'on peut appeler un imaginaire occidental qui s'est développé ou un imaginaire de l'Occident qui s'est développé pendant la période soviétique et qui n'a pas disparu suite à la chute de de l'Union soviétique.

Enfin, il n'y a pas de représentation négative. À l'exception, je me souviens d'une femme ukrainienne qui m'expliquait que se marier avec un étranger, en particulier un homme étranger beaucoup plus âgé, pouvait effectivement faire l'objet de représentations négatives.

En revanche, se marier avec un homme étranger ou un homme français ou occidental n'était pas perçu négativement de la part de la population en général et en particulier des réseaux féminins.

Floriane : Dans son témoignage, la doctorante, donc d'origine russe, elle m'a dit qu'elle avait l'impression que les femmes russes avaient des enfants plus jeunes que les femmes françaises. Et voilà, globalement, au niveau sociétal, quelle est la vision de la maternité et du rôle de la femme en Russie ?

Laure Sizaire : Alors, sur ces questions, c'est sûr qu'il y a des différences qui sont marquées entre la France et la Russie, notamment l'âge au premier mariage qui est nettement plus jeune.

Alors je m'appuie sur des chiffres qui remontent un petit peu, il faudrait les actualiser, mais bon, en 2011, la moyenne d'âge était, euh, à peu près à 23 ans en Russie pour le premier mariage.

Alors qu'en France en 2014, je crois qu'on est autour de... Le premier mariage arrive en moyenne à plus de 30 ans pour les femmes, donc on a un écart assez important de l'âge au premier mariage

qui à mon avis a dû augmenter un petit peu entre temps, mais ça doit être autour de 25-26 ans. Donc l'âge au premier mariage est plus... plus précoce, et l'âge au premier enfant également. Et il y a une injonction à la maternité qui est assez forte.

Cela dit, elle existe quand même également en France. Et une injonction au mariage qui est quand même assez importante encore aussi en Russie en particulier.

Justine : Et j'aimerais revenir sur quelque chose. Vous parliez de prostitution. En fait, on fait un lien entre les agences matrimoniales et la prostitution. Est-ce que vous pouvez nous en parler un petit peu plus ?

Laure Sizaire : Oui, alors je pense qu'aujourd'hui, c'est un petit peu moins le cas. Moi, quand j'ai commencé à enquêter sur ce que j'appelle donc aujourd'hui l'entremise matrimoniale globalisée et les agences matrimoniales internationales, en effet, ce soupçon qui rattachait les agences à de potentiels réseaux de prostitution était assez fort.

On a même cherché à me faire renoncer à ce projet d'aller enquêter sur les agences, au risque de tomber dans des réseaux de prostitution.

Bon évidemment c'était pas du tout le cas et je pense qu'aujourd'hui ce sont des représentations qui sont en train de changer puisqu'on peut voir un certain nombre de reportages, par exemple *Au cœur de l'Est*, qui est diffusé sur France 2, qui met en scène justement une agence matrimoniale internationale ukrainienne qui reçoit des hommes français en Ukraine pour permettre à ces hommes de rencontrer des femmes ukrainiennes.

Donc je pense qu'il y a une transformation dans les représentations qui touchent ce phénomène actuellement.



Conclusion

Floriane : Dans cet épisode, on a voulu saisir l'occasion de réunir les questions de parentalité étudiante et des préjugés entourant les personnes de nationalité étrangère, parce que ce sont des sujets qui restent globalement en marge des discussions dans la société et dans la recherche universitaire.

Justine : Chaque situation est singulière, mais on retrouve des ressentis qui sont partagés parce que dans la société, il y a des préjugés. Il y a des représentations, des stéréotypes qui sont là, ancrés et qui sont même parfois intériorisés.

Justine : Et ça, on peut le voir dans le cas de la parentalité étudiante et aussi pour les étudiantes et étudiants d'origine étrangère, et peut-être même encore plus quand on est concerné par les deux situations.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discrimination et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique, mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'Université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violence, harcèlement et discrimination en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Floriane : En dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discrimination et vous pouvez [saisir le Défenseur des droits](#).

Justine : Si votre situation concerne une grossesse, vous pouvez contacter le service social du Crous et le Service de santé universitaire.

Floriane : Pour plus d'informations vous pouvez également consulter le [guide des parents étudiants](#) sur le site de la Mission égalité-diversité Lyon 1 et le dépliant [Grossesse sans discrimination](#) sur le site du Défenseur des droits.

Justine : Mais assez parlé, c'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'université Lyon 1 et vous souhaitez à votre tour partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou vous avez des commentaires, des remarques ou des questions et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Écrivez-nous, contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Larissa d'avoir partagé avec nous son expérience.

Floriane : Merci à nos deux invité-es Aden Gaide et Laure Sizaire.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans 15 jours pour le prochain épisode !